

Les phases successives de la marche en avant des troupes franquistes. Dans le carton, en haut à droite, l'offensive gouvernementale en Estremadure.

L'OFFENSIVE NATIONALISTE EN ESPAGNE

L'AVANCE sensible que les nationalistes espagnols avaient entreprise contre la Catalogne, le 23 décembre, s'est développée en une vingtaine de jours avec une activité considérable, et son dernier épisode a été, le 15 janvier, la prise de Tarragone. Il y a trois semaines, les armées du général Franco se trouvaient encore à 130 kilomètres de Barcelone. Le 15 janvier, elles n'en étaient plus distantes que d'une soixantaine de kilomètres. La carte ci-dessus indique les différents fronts atteints pendant la première quinzaine de janvier.

Comme on peut s'en rendre compte, c'est au début que la progression a été le plus lente et dans toute la partie nord du secteur d'attaque, c'est-à-dire dans la région de Tremp, elle n'a pas été considérable. Il n'en a pas été de même dans la partie sud. Dès le 3 janvier,

une large poche avait été creusée dans la boucle de la rivière Segre et de l'Ebre. L'objectif des franquistes était manifestement le grand port de Tarragone, ville de 31.000 habitants, dont la chute était aussi importante du point de vue psychologique que du point de vue stratégique. Pour y atteindre, trois routes s'offraient à eux. L'une, venant du nord-ouest, était celle de Lérida par Montblanch. La seconde, de l'ouest à l'est, celle de Gandesa-Falset-Reus ; la troisième, enfin, longeant la mer du sud-ouest au nord-est, celle de Tortosa. Les nationalistes concentrèrent d'abord leurs efforts sur la route du nord. Par une série de bonds en avant Montblanch était enfin conquis dans la soirée du 11 janvier. A ce moment le commandement nationaliste mit également ses troupes en marche face à Falset, qui était pris le 12 janvier. Le 13 janvier, ce fut le tour des unités du Sud de se mettre en branle. Le 14, elles prenaient Tortosa, qu'elles ont depuis largement dépassé.

La menace contre Tarragone se précisait donc de trois côtés à la fois. Mais, avant même que les troupes venant de Falset et de Tortosa eussent conquis tout le littoral méditerranéen, celles qui s'étaient emparées de Montblanch descendaient dans une marche rapide vers Valls, Alcover et Reus, et le 15 elles étaient à Tarragone.

Cependant, pour faire diversion à l'offensive nationaliste, les gouvernementaux avaient déclenché une attaque puissante en Estremadure, au nord-ouest de Cordoue, dès la fin de décembre, et ils avaient réalisé une progression très appréciable, à la date du 8 janvier, se traduisait déjà par un gain de terrain de plus de 30 kilomètres de profondeur sur une quarantaine de kilomètres de front, et s'est accentuée encore les jours suivants vers le sud-est, en direction de Villaviciosa.

Enfin, le 13 janvier, les gouvernementaux ont déclenché une autre offensive à l'ouest de Madrid, dans le secteur de Brunete.



Le commandant Raynal.

LE DÉFENSEUR DU FORT DE VAUX

A ce héros qui laisse un nom de gloire, à ce soldat en qui s'incarnait un symbolique épisode de l'admirable défense de Verdun, au défenseur du fort de Vaux que voulurent saluer ses vainqueurs allemands et le Kronprinz lui-même, on aurait pu faire des obsèques au nom du pays dont il a enrichi la légende épique. On a rendu cet hommage à d'autres, à des personnages politiques, qui sont aujourd'hui dans l'oubli. Raynal, lui, restera dans l'histoire.

Son cercueil fut, du moins, enseveli sous les gerbes, car l'armée n'oublie pas. Autour de son corps, on voyait les officiers de réserve, en uniforme et sabre au poing. Deux compagnies rendaient les honneurs. Et il y avait aussi un piquet en armes des vétérans de la British Legion, car l'Angleterre se fait un pieux devoir d'honorer ce qui fut et ce qui reste grand.

Raynal était mon ami. Nous nous retrouvions chaque année, au mois de septembre, en Périgord, où il avait, à Maraval, à quelques kilomètres de mon logis de vacances, un modeste ermitage et un jardin dont il aimait les fleurs.

Mais la retraite, pour lui, ne commandait point l'immobilité. Conférencier toujours en route, malgré la faible santé que lui faisaient ses blessures, sans cesse en contact avec les anciens combattants, il avait, pour servir encore son pays, tenté d'aborder la politique, qui l'avait vite déçu. Il lui suffisait, en ses derniers temps, de marquer sa présence très respectée dans les groupes et les réunions où l'on parlait de l'armée et de la France.

Né le 6 mars 1867 à Bordeaux, engagé en 1885 dans un régiment d'infanterie, admis en 1890 à Saint-Maixent, il avait porté sa première épauvette aux tirailleurs algériens. Chef de bataillon dans l'infanterie au début de la guerre, il avait reçu, sur le plateau de l'Aisne, puis dans la région d'Arras, enfin près de Tahure, trois blessures graves. Comme il ne pouvait plus être placé à la tête d'une unité de campagne, il fut nommé, sur sa demande, au commandement du fort de Vaux, qui au début de juin 1916 était à peu près encerclé par l'ennemi. Sous le plus formidable des bombardements, Raynal et ses cent cinquante hommes y firent la résistance épique que l'on sait.

Le 7 juin, ce qui restait du groupe héroïque dut se rendre.

Le Kronprinz voulut voir le chef magnifique, et nul ne saurait mieux raconter l'épisode que ne l'a fait Raynal lui-même :

Le Kronprinz est debout, il m'accueille avec

une courtoisie très franche. Il reconnaît et vante comme il sied la ténacité de nos hommes, leur admirable vaillance. Admirable, il répète plusieurs fois le mot, et ce sera celui dont se serviront après lui les journaux allemands.

Son couplet fini, le Kronprinz me remet une deuxième expédition des félicitations adressées le 6 juin par notre illustre Joffre aux défenseurs du fort de Vaux. Nous sommes au 8 juin. Il m'informe de plus qu'un autre message lancé en clair par la tour Eiffel annonce que notre gouvernement, par décret daté de la veille, 7 juin, m'a fait commandeur de la Légion d'honneur.

Maintenant l'héritier du Kaiser arrive au geste noble :

— Désireux d'honorer votre vaillance, commandant, j'ai fait rechercher votre épée, que je me dois de vous rendre ; malheureusement, on n'a pu la retrouver...

— Et pour cause, suis-je tenté de glisser : je n'ai eu pour toute arme personnelle que ma canne de blessé et mon revolver.

Mais je me tais. Tranquille et froid, j'attends.

Il poursuit, en me présentant le coupe-choux d'un sapeur du génie :

— Je n'ai pu me procurer que cette arme... et je vous prie de l'accepter...

Mon premier mouvement est de me hérissier ; mais le Kronprinz ne se moque pas de moi, c'est très sérieusement qu'il accomplit son geste, et, comme l'effet ne lui en échappe pas, il insiste sur l'intention qui donne à ce geste sa véritable portée.

Et il me répète :

— C'est parce que votre sabre n'a pas été retrouvé au fort de Vaux...

Je ne peux plus refuser :

— Ainsi présentée, j'accepte cette arme. Et je formule cette réserve : « ... en lui attachant le caractère d'un sabre d'officier ».

Je salue militairement et m'en vais, en emportant mon coupe-choux dans la main. A la porte, je retrouve Quiqui (son chien), qui m'attend, et nous retournons ensemble, sous la conduite de nos gardes, à notre campement de prisonniers.

Nous n'avons pas fait 100 mètres que Sibringhaus me retombe dessus et, la main au casque, les talons bruyamment rapprochés :

— Herr Mayor, Son Altesse Impériale et Royale désire vous parler à nouveau.

Je le suis et j'entre avec lui dans une petite maison, où j'attends à peine dix minutes.

Le Kronprinz entre alors par une autre porte et vient à moi tout épanoui : il tient à la main une épée d'officier français, et il m'adresse la parole :

— J'ai fait chercher dans Stenay un sabre d'officier français, j'ai trouvé celui-ci et j'ai tenu à vous l'apporter moi-même.

J'ai pris le sabre d'officier, rendu le coupe-choux d'artilleur, salué correctement et je me suis retiré. C'est tout.

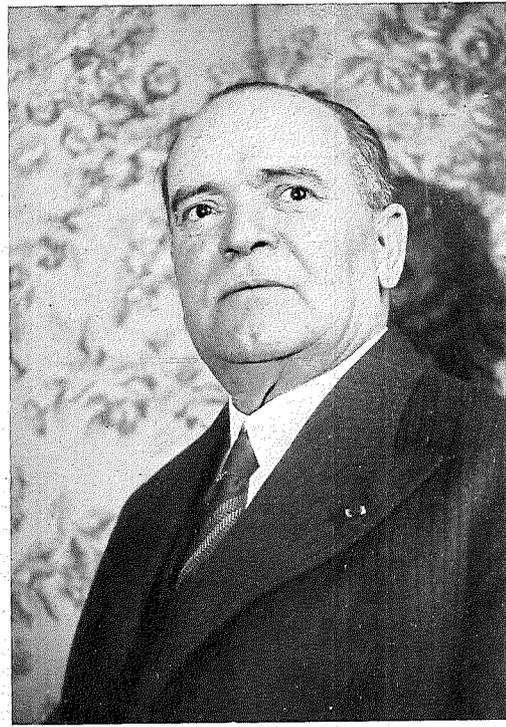
Au retour de sa captivité, le commandant Raynal fut promu lieutenant-colonel. Il passa deux ans en Rhénanie, cinq en Syrie, fit la campagne des Druzes en 1925 et fut atteint par la limite d'âge en 1926.

Avec son admirable compagne, M^{me} la colonelle Raynal, il avait élevé ses enfants selon la tradition militaire et dans le culte de la patrie. Sauf son humble maison de campagne, Raynal ne laisse aucun bien. Il vivait de sa retraite, dont la moitié ne peut aujourd'hui faire vivre sa famille. Il y a là un devoir national, immédiat, qui s'impose.

ALBÉRIC CAHUET.

LE SOUVENIR DU MARÉCHAL LYAUTEY

DEPUIS le 8 janvier, une stèle commémore à Aïn Sefra le souvenir du maréchal Lyautey et de la pacification du Sud-Oranais. Le monument porte l'inscription suivante : « Maréchal Lyautey, Aïn Sefra, 1903-



Le colonel Raynal après la guerre.

1906. » Au-dessous se grave cette citation des *Lettres du Sud-Oranais* : « Mon commandement à Aïn Sefra est celui où je goûtai les plus belles joies de ma carrière. »

L'inauguration de la stèle évocatrice eut lieu en présence de M. Pierre Lyautey, du gouverneur général de l'Algérie, M. Le Beau, du général Noguès, résident général au Maroc, de la totalité de la population française et d'une foule d'indigènes. Le général Trinquet, commandant les confins algéro-marocains, prenant le premier la parole, observa que si le mausolée de Rabat est la dernière pierre placée au faite de l'œuvre nord-africaine de ce grand bâtisseur d'empires, c'était à Aïn Sefra que lui-même avait posé la première. Le général Catroux, ensuite, nota que dans le Sud-Oranais Lyautey, en raison de la mission dont il fut investi, avait « rencontré les problèmes marocains ». M. Le Beau, enfin, évoqua les étroites et amicales relations qui ne cessèrent d'exister pendant sept ans entre le gouverneur général Jonnard et Lyautey, et leur accord absolu dans l'œuvre de pacification.

A l'issue de la cérémonie, un déjeuner fut offert dans l'oasis de Tiout, à 20 kilomètres d'Aïn Sefra, par le bachaga Si Khelladi, dont le père, Si Moulay, avait été un auxiliaire précieux du maréchal dans sa politique.



Le gouverneur général Le Beau inaugurant le monument au maréchal Lyautey dans le Sud-Oranais.